

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 31

Artikel: Roulez !
Autor: M.-E.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES CHANSONS DE NOS PÈRES

A mes lunettes.

C'est à vous, tristes lunettes,
Que j'adresse ma chanson :
La leçon que vous me faites
Vient réveiller ma raison.
Sur mon nez, quand je vous porte,
Je sens mon cœur affligé.
C'est l'écrêteau sur ma porte
Qui m'annonce mon congé.

A l'aspect de cette affiche
Adieu l'empire amoureux ;
A grands pas l'amour dénie
Avec les ris et les jeux.
Bacchus, aux vieillards propice,
Calme, il est vrai, leurs ennuis ;
Mais c'est vivre avec le suisse
Quand les maîtres sont partis.

Amour, qui rends la jeunesse
Toujours heureuse avec toi,
Pour consoler la vieillesse
Que ne portes-tu la loi
Qu'un officier honoraire
A titre de vieux acteur,
Aura le droit à Cythère
De siéger comme amateur.

« Pour les porteurs de lunettes
Répond l'Amour en courroux,
» Les Grâces ne sont point faites ;
» De mes droits je suis jaloux :
» Tout galant à barbe grise
» N'est plus qu'un vieux braconnier
» Qui n'est bon sous la remise
» Qu'à rabattre le gibier. »

Envoi (à un vieux militaire).

Toi, qui par ton caractère
Ta douceur et ton esprit,
A tout le monde sait plaire,
Sans humeur lis cet écrit.
En amour comme en morale
Il faut prendre son parti,
Le temps bat la générale
Tout marche et passe avec lui.

(Communiqué par Pierre d'Antan.)

La bonne mesure. — Les pompiers de ...
étaient en exercice. Oh! il y a longtemps de ça.
Ils essayaient une pompe nouvelle que venait
de leur accorder généreusement le Conseil gé-
néral. Le feu n'avait qu'à se bien tenir.

La Municipalité, en corps, et toute la popula-
tion du village assistaient à l'essai.

— Attention! crie le commandant. A la
pompe!... Pompez!... six coups!

Les hommes exécutent la manœuvre et, dans
leur ardeur, dépassent d'un « coup » le chiffre
indiqué.

— Tonnerre de tonnerre! Etes-vous sourds?
Je vous ai commandé: « Pompez... six coups! »
et vous en pompez sept! Attention! Garde à
vous, fixe!... A la pompe!... Ça y est?... Dépom-
pez-moi le septième coup!

ON CRANO FREMADZO

ABRAM à Bouplliat était un compagnon que
n'avait pouaire ne dai gâpion, ne dai pro-
titureu, ne dai bregand. Rein ne l'èpouâi-
rive vo dio, et vo meinto pas, hormi la leinga de
sa fenna, l'Abranetta Bouplliat. Faut bin vo
dere que po bin peindyâ, l'ètai onna tota bin
peindyâ. Breinnâve de ti lè côté quemet on fou
d'oûtse. Le pouâve cassâ la tita à son hommo on
rido momeint, que stisse ein ètai vegnâi quasu
tot soriaud. Devessâi lire 'na leinga de tserpin;
dein tiè casse, l'ètai rasserya âo tot fin.

Vaité dan on deçando que noutron pouôro
Abram mode po lo capitâla po alla veindre on
par de fascene que l'avâi fè eintre fein et messon.
L'a pardieu prau rido trovâ à lè veindre à n'on
certain monsu de pè Lozena que l'avâi z'u èta
missionnêro pè vè lè Zoulou et que l'ètai reve-
gnâ dein noutron paî. Desâi que, dein cli can-
ton dai Zoulou, lè dezin lâi fasaant pas dau bon

fremâdzo et que cein l'avâi dègottâ, l'è mîma-
meint por cein que l'avâi fotu lo camp. Et, du
que l'ètai rarrevâ, atsetâve li-mîmo son fre-
mâdzo, et dâo tot bon, vo lo djuro, vè on cer-
tain Allemand qu'èin fréquêvâve dau tot crâno.

Quand l'è qu'è Abram à Bouplliat l'a zu dè-
tserdzi sè fascene, lo monsu missionnêro lâi fâ
dinse que faillâi que vigne tant que dedein po
medzi on bocon et sè repêtre devant de reparti.
N'a falu pas lo lâi dere dou coup et lo vaité
âo païlo derrâ à ruppâ aprî lo pan et lo fremâdzo
que lo monsu vegnâi justameint d'apportâ dau
marsî et qu'ètai oncora eintortolhî dein on jour-
nal. Vo pouâide peinsâ se lo trovâve bon, li
que n'avâi rein accotoumâ que sa croûte tomma
que sè maillive dèso lè dein sein sè trossâ. Ne
medzive pardieu pas dau pan et dau fremâdzo,
mâ petoù dau fremâdzo et dau pan, que, ma
fâi! lo pouôro missionnêro ein ètai tot vergognâo
tant lo regrettâve.

Abram agaffâve, agaffâve, ein mettâi quasu
on quart de livra pè mooce qu'encora on part
de tsaude et lo vilhio pouâvo subyâ son fre-
mâdzo. Quemet faillâi-tè fère po lo fère à arretâ?
Tot dau coup lâi vint onn'idée :

— Accula-vâi, que lâi dit dinse, vo vu dere
oquie : cli fremâdzo ie vint dai canton dai Zou-
lou. L'è bin bon, mâ, se on ein medze trau, vo
z'eimmourte la leinga que cein vo cope la pa-
rola et qu'on pâo pas redere on mot de grand
teimps.

— Pas moian! Ah! l'è on fremâdzo dinse. Eh
bin! pardonnâ-mè bin, ma vu preindre lo resto
po lo bailli à ma fenna que l'è la pe granta ta-
boussa que lâi ausse.

Se lâive, reintortolhie lo crotson dai lo papâi,
lo fot dein sa catsetta et s'èin va tot benâise,
tandu que lo vilhio fasâi 'na menâ à fère verî
dau laci. MARC A LOUIS.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVER-
SELLE contient les articles suivants :

La grève des chemins de fer et les coalitions de fon-
ctionnaires, par J. Stockmar. — La maison du sage. Nou-
velle, par René Morax. — Suisses hors de Suisse. Jean-
Gaspard Schweizer, par Frédéric Barbey. — Hymne au
passé. Poésie, par Adolphe Dulex. — Le Père George Tyr-
rel, 1861-1909, par Marie Dutoit. — Un brave homme. Nou-
velle, par Louis Lefebvre. — Au bord de l'eau, par Benja-
min Vallotton. — Chroniques parisiennes, italienne, russe,
suisse romande, scientifique, politique. — Bulletin litté-
raire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Cruelle logique.

Quand on pense à la mort, on est sûr de bien faire,
Disait toujours madame Claire.
Or hier, en y pensant, elle est morte, en effet...
Son mari dit qu'elle a bien fait.

De la tête aux pieds. — Je ne comprends pas
que tu portes perruque, ça me dégoûterait de
mettre sur ma tête des cheveux d'une autre
personne.

— Oh! tu mets bien tes pieds dans des sou-
liers en peau d'un autre veau!

ROULEZ!

CE brave ami Beaupignol, de la 2 du 8, ayant
eu de fâcheux démêlés avec les bettera-
ves et autres chicorées amères, a renoncé
à l'agriculture. Il a postulé un emploi aux
Tramways lausannois. Son aplomp, sa jovialité,
sa mine réjouie lui ont valu d'obtenir le grade
de contrôleur. Un beau matin, coiffé d'une su-
perbe casquette à galons d'argent, le rouleau
aux tickets et la sacoche aux petits sous en ban-
doulière, il prend place à bord de la voiture
n° 3274, ligne de ceinture.

— Et surtout, lui recommande le chef de Dé-
pôt, surveillez le trolley!

— Oh! pour ce qui s'agit du trolley, vous
pouvez être tranquille. On se surveillera récipro-
quement l'un et l'autre. On est là!

* * *

Allègre, la 3274 démarre. A grande allure,
elle roule vers la gare centrale. Beauignol est
heureux. Tiel joli métier! Du haut de sa gran-
deur, il contemple d'un air dédaigneux les pié-
tons. Quand même tout de même, faut-il être
rapia pour marcher comme ça à pied sur les
routes!... Brusquement, la voiture stoppe. Des
câbles dégringolent. Des éclairs jaillissent de
toutes parts. Effarés, aveuglés, les passants
cherchent, avec de grands gestes échevelés, à
conjurer le péril.

Très calme, la bouche en cœur, Beauignol
attend la suite des événements.

Beaupignol. — Ça doit être l'arrêt facultatif!
Mais ties-ce qui z'ont tous à me regarder comme
ça. On dirait pardi qu'on a des cornes! (Avec
conviction). C'est pourtant pas le cas.

L'inspecteur. — Félicitations! Pour un début,
c'est réussi! Pouvez donc pas faire attention à
l'aiguille, s'pèce de taborgnau!

Beaupignol. — Taborgnau vous-même! Faire
attention à l'aiguille: Alo, pour qui me prenez
vous? Je suis pas une couturière, moi!

Un Anglais. — Do you speak english, sir?

Beaupignol. — Comment que vous dites?

L'Anglais. — Do you speak english?

Beaupignol. — Tiesce qui baragouine enco
celui-là? Montez toujou, citoyen, on veut assez
s'arranger!

L'Anglais. — Stiouptide!

* * *

Tant bien que mal, la 3274 arrive à St-Fran-
çois. Une jeune et poétique « entravée » s'insin-
ue à l'intérieur.

Beaupignol. — Charrette si ça sent bon!
On dirait du népupa virgina, et authentique!
Bien le bonjour, madame! Ça fait donc que com-
me ça vous partez en voyage?

La dame. — Ça vous intéresse donc, mon
ami?

Beaupignol. — Mon ami!!! Ce que c'est pour-
tant que d'être robuste et intelligent. (Gra-
cieux.) Dites-vo, madame, sans vous offenser,
y aurait pas des fois moyen de vous accompa-
gner? Vous êtes bichette comme tout. Moi je
suis veuf... Alo, n'est-ce pas... que des fois
comme qui dirait... Enfin, quoi, vous comprenez...

La dame (amusée). — M'accompagner? Mais
comment donc! Seulement, voilà, il faudrait
demander la permission à mon mari. C'est ce
monsieur qui fume un gros cigare, là devant
sur la plateforme...

Beaupignol. — Ah! vous avez un mari! Tiel
dommage!... Enfin voilà, qu'y faire? Evidem-
ment que vous ne pouvez pas vous en débar-
rasser comme ça d'une minute à l'autre... Y
faut prendre patience!

La dame (riant aux éclats). — Est-il possible
d'être aussi bête!

* * *

(*Riponne. Marché. Chargées de leurs pa-
niers, les ménagères s'élancent à l'assaut de la
voiture.*)

Beaupignol. — C'est bon! c'est bon! Quand
vous aurez fini de me boustiuler! Y a rien qui
presse! Si vous aviez pas tant batoillé, il y a
longtemps que vous seriez chez vous! Ties-ce
que vous avez là? Des pommes de terre! Quand
on a tant de marchandises que ça, on prend
une déménageuse. Que c'est déjà plein d'étran-
gers du dehors à l'intérieur!

Un voyageur. — Qu'est-ce que ce bâtiment,
s'il vous plaît?

Beaupignol. — Ça, c'est le palais des Rumi-
nants. C'est là qu'ils ont mis Charles-le-Témé-
raire à son retour de Sainte-Hélène.

Autre voyageur. — Signalbahn, gefälligst?

Beaupignol. — Un Allemand, à présent! Y
commencent à me la faire, ces lulus! D'abo,
vous, mettez-vous voi à l'atignement, su la
banquette. Et pis, ne cougnez pas tant, vous au-

tres. Y fait pardi assez chaud comme ça. Ti possible est-y permis! Tiel commerce! Tiel commerce! Enfin quoi! Allez, roulez!

La 3274 s'ébranle. Surpris par le brusque démarrage, Beaupignol s'étale au beau milieu d'un panier d'œufs.

La propriétaire du panier s'évanouit. Très amusé, Beaupignol rit aux éclats. Non sans peine, il réussit à se remettre d'aplomb.

Beaupignol. — Latielle! Latielle! Heureusement que c'était pas des tessons de bouteilles, pasque, ma foi!...

Les voyageurs se tordent.

Buanderie Haldimand. Beaupignol descend pour « faire le disque ». Cependant qu'il s'attarde à manœuvrer l'appareil, la 3274 s'éloigne à grande vitesse, abandonnant à son sort le pauvre Beaupignol.

Beaupignol. — Comment? Partie! Y ne manquait plus que celle-là, par exemple! Si elle croit que je veux lui courir après! Avec un métier pareil qui faut savoir l'anglais, l'italien, l'allemand, être poli avec les dames, rendre la monnaie, surveiller les aiguilles, etcétera, on se ferait veni des cheuveux blancs tout de suite! Rien de ça! La santé avant tout! D'ailleurs, dès le moment qu'elle fait le tour circulaire, elle sera bien d'obligée de repasser par ici, c'te poison de voiture! En attendant, comme disait Napoléon 1^{er} à la bataille de Morgarten: « Allons boire un verre! » M.-E. T.

Requête. — C'était au xviii^e siècle. Lorsqu'on reprit, à Paris, la pièce intitulée: *L'Orphelin de la Chine*, le poète Lemierre, auteur de la *Veuve du Malabar*, autre pièce qui depuis longtemps n'avait pas été jouée, adressa aux comédiens ce quatrain:

Par vos délais, longs et sans fin,
C'est assez me mettre à l'épave.
Vous qui protégez l'orphelin,
Ne ferez-vous rien pour la veuve?

Liquidation. — Un président de tribunal remettait une cause à huitaine.

L'avocat insistait pour qu'elle fût jugée de suite.

— De quoi s'agit-il donc? demande le président.

— D'une pièce de vin.

— Oh! la cour peut, en effet, vider cela.

Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile.

— Une paysanne, dit-on, avait chargé son fils d'aller vendre au marché une pièce de toile. Comme ce fils n'était pas très malin, elle lui défendit de la vendre à un grand parleur qui l'engôlerait pour avoir la toile à bas prix.

Le benêt retint si bien sa leçon qu'il ne trouva point de marchand qui ne parlât trop, à son gré. Dès qu'on lui avait demandé: « Combien la toile? » et qu'il en avait énoncé le prix, si l'on répondait: « C'est trop! », il répliquait: « Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile ».

Il revint donc chez lui sans avoir vendu sa toile. De là le proverbe: « Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile! ».

Au débarcadère. — Une dame américaine, dernier chic et très élégante, est au débarcadère. Elle attend le bateau avec quelque impatience. Enfin, on voit poindre, dans la direction de Genève, un panache de fumée.

La dame s'adressant alors au radeleur:

— Aôh! marinier, c'être bien là le bêteau de Genève?

— Bien sûr que ce n'est pas un char de foin!

R. D. B.

Fruits illustrés.

Lorsqu'un fruit a acquis à peu près tout son développement, sa surface contracte, sous l'influence de la lumière, des colorations variées. Vient-on à le soustraire à cette action, il conservera sa couleur primitive; il est possible par suite de permettre à telle ou telle partie d'un fruit de conserver ou de perdre la coloration qu'elle présentait avant sa maturité.

Il suffit pour cela de coller, sur la partie que l'on veut soustraire à l'influence des rayons solaires, un morceau de papier dont on aura, à l'aide de ciseaux, frangé les bords de manière à ce qu'il s'applique exactement sur la surface qu'il doit recouvrir. Si ce fragment de papier a été préalablement découpé, la lumière, en pénétrant par ces intervalles, exercera son action habituelle, et les lettres, les dessins tracés en creux sur le papier se manifesteront, en teintes plus ou moins foncées, sur le reste de la surface peu impressionnée.

Bêtes et gens d'esprit.

Les gens d'esprit sont quelquefois bien bêtes, A dit certain rimeur, dans un certain écrit: Que les sots, pour cela, ne s'en fassent point fêtes, Car les bêtes jamais ne sont des gens d'esprit

LES FLEURS DE NOTRE JARDIN

Les yeux toujours tournés vers la France, dont le rayonnement intellectuel illumine le monde et qui est le berceau et le sanctuaire de la langue que nous parlons; éblouis par la renommée éclatante — un peu bruyante, parfois — des célébrités littéraires de ce grand pays, voisin et ami, nous autres d'ici sommes trop enclins à oublier qu'à côté de nous, vivant de notre vie, des poètes, aussi, qui sont de notre chair et de notre sang et qu'anime un amour ardent et éclairé pour la petite patrie romande, ont chanté, en des accents émus, tout ce qui nous est particulièrement cher; que leur lyre a vibré, au même souffle généreux ou puissant, qui, tour à tour, caressant ou cinglant la lyre des plus illustres d'entre les poètes, en a fait jaillir leurs inspirations les plus sublimes.

Plusieurs, hélas! sont déjà morts, de ces poètes de chez nous, qui n'ont pas ou presque pas connu la joie, si douce, d'être écoutés et loués par ceux qu'ils ont aimés avant tout autres et pour qui, surtout, ils ont chanté. A la mémoire de ceux-là, nous devons une pieuse revanche. Quant aux vivants, veillons à leur épargner l'amertume de notre coupable indifférence et à nous épargner à nous-mêmes de pénibles et tardifs regrets.

Apprenons à connaître nos poètes! Ce sera leur assurer l'affection et l'estime qu'ils ont sujet d'espérer de leurs compatriotes.

MM. *Payot et Cie*, libraires, à Lausanne, toujours en souci de satisfaire les désirs des lecteurs romands et de leur faciliter le moyen de bien connaître et de goûter nos auteurs nationaux, viennent de commencer la publication d'une collection réservée aux meilleurs poètes de la Suisse romande.

« L'initiative de MM. *Payot et Cie* est excellente, dit M. Henri Chenevard. Elle mérite un plein succès; et il faut souhaiter que l'accueil d'un public intelligent permette aux éditeurs lausannois de poursuivre jusqu'au bout, et dans de bonnes conditions, leur utile entreprise. Ils l'expliquent ainsi:

« Les poètes romands ont été très nombreux. » Quelques œuvres demeurent, les unes par la perfection de la forme, les autres par la sincérité de l'inspiration. Le public lettré sera heureux de pouvoir se procurer ces œuvres, presqu'que toutes épuisées, en une collection élégamment imprimée et ne coûtant que 1 fr. 50 le volume. »

Jusqu'ici, quatre volumes ont paru: *Aux vents de la vie*, d'Henry Warnery; *Le Livre de Thulé*, de Louis Duchosal; *La Coupe d'Onyx*, d'Edouard Tavan, et les *Poésies*, d'Ernest Bussy. D'autres suivront sous peu.

« Les poètes, dit encore M. Chenevard, sont la beauté, qui élève des temples; ils sont l'amour, qui explique la vie; ils sont la foi, qui détruit la mort! Jadis on couronnait les poètes dans les fêtes publiques. Aujourd'hui l'on ne couronne plus, dans nos fêtes publiques, que des tireurs et des gymnastes. Quant aux poètes, on ne les lit pas, eux qui « sont à la société ce que le printemps est à la nature ». Il faudra être bien reconnaissant à MM. *Payot* s'ils réussissent, comme je l'espère, à secouer cette froide indifférence. »

C'est aussi notre espérance et nous engageons vivement les lecteurs du *Conteur* — dames et messieurs — à donner le bon exemple. Ils ne le regretteront pas.

A l'œil. — Un vieil avare, désirant s'attacher sa domestique, dont le salaire était des plus modestes, avait mis une ligne en sa faveur dans son testament: « Je lègue, écrit-il, à la bonne qui me fermera les yeux, 10,000 francs et ma maison de la rue du... ».

Lorsqu'il mourut, la domestique réclama son legs aux autres héritiers. Ceux-ci refusèrent, disant que le défunt étant borgne, la bonne n'avait pu lui fermer les yeux.

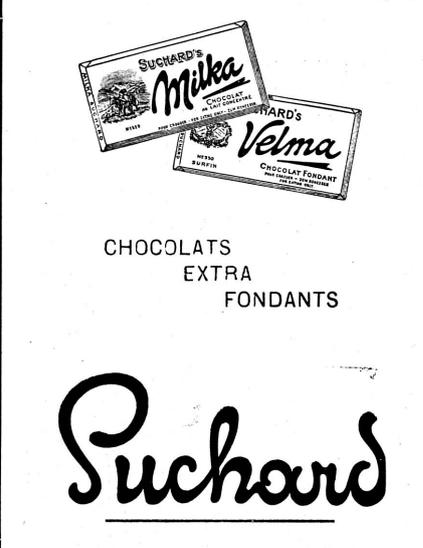
Comme Guillot. — M. X. est un ennemi du mensonge. Au nombre de ses connaissances est un menteur de profession, dont M. X. conteste naturellement tous les propos.

Un jour, le menteur annonce, par hasard, un fait certain. M. X. le conteste et veut parier.

Un témoin de l'entretien s'avance alors et dissuade M. X. de parier, attendu que le fait est absolument exact.

— Mais alors, si le fait est vrai, pourquoi donc s'avise-t-il de le dire?

Le remède. — « Mais, mon directeur, faites-moi donc cadeau d'une montre à répétition » disait une jolie actrice à son directeur qui lui reprochait de contrarier les répétitions par ses arrivées tardives.



CHOCOLATS
EXTRA
FONDANTS

Suchard

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à Walther Gygaz, fabricant à Bleienbach.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.